

CETTE NUIT-LÀ, Jérémie ne dort guère. Il tournait, se retournait, essayant d'échapper à son rêve, un rêve tissé de sentiments contradictoires, c'était ce que décrivait le songe éveillé, maintenant. Il entendait la voix de sa mère, Lara : « Il faudrait, disait-elle à son compagnon Laurent, beau-père de Jérémie, il faut le ramener chez nous. » Ensuite, il voyait se découper, immense devant son lit, le grand-père Samuel qu'il n'avait pas revu depuis quatorze ans et qui déclarait :

– Tu dois partir désormais. Sois courageux, petit.

Les choses se passeraient ainsi. Enfin, presque.

Un silence ouaté, inhabituel à cette heure, qui enserrait le jour grisâtre, finit par le réveiller tout à fait. Jérémie se leva d'un bond. Au lieu d'écarter par habitude les rideaux à la fenêtre afin de saluer, de flairer le paysage qui s'offrait à lui, il se dirigea vers la salle de bains. Là encore il négligea les gestes coutumiers, tout de suite se campa devant la glace, coupa sa

récente moustache noire, rasa une barbe de trois jours qui commençait à lui dévorer le visage et se trouva rajeuni. Curieusement, la première pensée lui venant à l'esprit fut qu'il n'avait nul besoin de découvrir au préalable le temps qu'il faisait. Pourquoi ? Parce que le « temps » était venu. Celui de ses dix-huit ans pile. Il jeta symboliquement le calendrier à la poubelle, s'habilla chaudement, laissa un mot avec une adresse à Lara, prit enfin son sac puis, sans même déjeuner, il sortit.

Il quittait Nîmes, le Gard, la garrigue, son adolescence, mère et beau-père et la faculté des lettres.

Il va, non loin de Sisteron, à la ferme de Jeanne et de Samuel, ses grands-parents.

## 2

JEANNE n'avait pu fermer l'œil de la nuit. Une fois debout, elle resta immobile, ressentant le besoin de réfléchir avant de faire le vide. Puis elle put franchir le pas de la porte. Elle distribua la pâtée quotidienne – son et pommes de terre cuites – à ses poules, les observa un moment picorer avec avidité et, enfin, se sentit prête.

Regagnant la salle de séjour, elle prit encore la peine d'allumer les fagots de bois sec dans la grande cheminée bâtie au centre de la pièce. Tandis que le feu s'embrasait brusquement, Jeanne décida du moyen de joindre son fils Daniel, la quarantaine, séparé depuis quatorze années de sa femme Lara.

Il était actuellement sans travail précis et venait d'emménager dans un quartier périphérique de Valence. Le téléphone n'était pas encore installé. Alors, de sa ferme isolée, à deux cents kilomètres et trois cols de son fils, Jeanne dicta le télégramme à la poste.

Au départ de Nîmes le stop avait bien fonctionné. Et ce jusqu'à une trentaine de bornes de l'exploitation agricole de ses grands-parents. Jérémie avait ralenti le pas, son cœur s'emballait au fur et à mesure qu'il se rapprochait. Il renonça à lever le pouce, séduit par l'idée de terminer le voyage à pied.

Après Sisteron, dans cette vallée où le Jabron étirait une eau claire en de longs détours paresseux, révélant une sécheresse inhabituelle pour la saison, il avait neigé sur les hauteurs. Cette chaîne de montagnes, d'ordinaire chaotique, brisée de pics et d'aiguilles, où se dressaient sur les moraines d'impressionnantes cheminées surplombant des plateaux désolés, cette carte postale abîmée d'un paysage de son enfance – en tout cas d'un autre âge – comme des plaies et des bosses empiétant sur le sourire des vallons, cette étendue contrastée, au fur et à mesure qu'il montait, avec la complicité du vent gesticulant ou formant des congères, se parait d'une épaisse couche poudreuse et blanche. Elle tendait à uniformiser les sens, couleurs, sons et regards, en irradiant en contrebas la vallée bientôt saisie par le froid d'une inquiétante torpeur. Jérémie se mit à avancer plus vite, un peu oppressé.

À Valence, dans une mansarde à peine meublée, Daniel s'était levé tôt lui aussi. Tout en déjeunant, il pensa à son fils Jérémie dont c'était l'anniversaire. Dix-huit ans. Déjà et

seulement. Il se rappela les jours heureux que Lara et lui avaient vécus après leur départ de la ferme familiale. Une accalmie de deux années avec un fils alors âgé de deux ans. « Tout marchait par deux en ce temps-là », songea-t-il, amer. Daniel avait trouvé un travail intéressant à l'entretien, dans une usine de produits chimiques destinés à l'industrie pharmaceutique. Enfuis de la terre, du pays, puis « réfugiés » en ville, ils avaient loué une maisonnette le long du Buech : une rivière des Hautes-Alpes qui allait se jeter à Sisteron dans les bras plus dodus de la Durance, au pied d'une immense muraille, sorte de géant menhir un rien effrayant lâché là en vrac telle une menace, faisant front à la citadelle de Sisteron.

Les rivières coulaient toujours. Le rocher avait tenu bon, la maison recroquevillée sous son aile aussi, juste le ciel qui, sans prévenir, s'était écroulé sur leurs têtes et leur avenir alors que Jérémie – deux et deux qui font... – venait d'aborder crânement sa quatrième année et déjà de quoi se souvenir. Le couple s'était désagrégé rapidement et Lara, un beau matin – façon de parler –, Lara avait décidé de partir.

Depuis, quatorze années s'étaient écoulées dont quelques-unes de déprime et Daniel n'avait pratiquement plus revu son fils. Après la rupture il avait aussi perdu son emploi. Cruel revers des années « technologiques ». Licenciement économique